

Norfolk, Angleterre

*J*e fais le même rêve toutes les nuits. C'est comme si ma vie était jetée en l'air, se décomposait en mille morceaux, retombant sur le sol... en désordre. Tout est là, mais dans le mauvais sens, et la vue est fragmentée. On dit que les rêves sont importants et qu'ils nous apprennent beaucoup de choses, surtout celles que nous refoulons. Je ne refoule rien. Si seulement je pouvais. Je vais dormir pour oublier. Pour trouver un peu de paix, parce que je passe la journée à me souvenir.

Je ne suis pas folle. Même si, depuis quelque temps, je réfléchis beaucoup à ce que recouvre le concept même de folie. La terre est peuplée de milliards d'êtres humains, dont chacun possède un génome unique et une perception du monde qui lui est propre. Chaque vue est différente.

J'en suis arrivée à la conclusion que ce que les êtres humains partagent réellement, c'est la chair et les os, la matière physique dont ils sont faits. On m'a souvent dit que chacun avait une façon différente d'aborder la perte d'un être cher. Certaines personnes pleurent pendant des mois, des années même. Elles portent du noir pour montrer qu'elles sont en deuil. D'autres ne semblent pas affectées, en surface du moins. Elles enfouissent leur chagrin. Elles continuent à vivre comme avant. Comme si rien ne leur était arrivé.

*Je ne sais même pas quelle a été vraiment ma réaction. Je n'ai pas pleuré pendant des mois. En fait, je n'ai pratiquement pas pleuré. Mais je n'ai pas oublié non plus. Je n'oublierai jamais.*

*J'entends quelqu'un en bas. Je dois me lever et faire comme si j'étais prête à affronter ma journée.*

Alicia Howard gara sa Land Rover le long du trottoir. Elle coupa le moteur et grimpa la petite côte qui menait au cottage. Comme elle savait que la porte d'entrée n'était jamais verrouillée, elle l'ouvrit et entra dans la maison.

Elle pénétra dans le salon encore plongé dans l'obscurité et frissonna. Elle se dirigea vers les fenêtres et ouvrit les rideaux. Après avoir redressé les coussins sur le canapé, elle ramassa trois tasses de café vides et les emporta dans la cuisine.

Elle s'approcha du frigo et l'ouvrit. Une bouteille de lait esseeulée et à moitié vide trônait sur une étagère à l'intérieur de la porte. Un yaourt périmé, un peu de beurre et une tomate vieillissante ornaient les clayettes. Elle ferma le frigo et inspecta la huche à pain. Elle ne fut guère surprise de constater qu'elle était vide. Alicia s'assit et soupira. Elle pensa à sa cuisine chaleureuse et bien approvisionnée, à l'odeur réconfortante d'un plat qui cuisait dans le grand fourneau en fonte pour le souper, au bruit des enfants qui jouaient et à leurs rires aigus et attendrissants... Le cœur de sa maison et de sa vie.

Le contraste avec cette petite pièce sombre était saisissant. En fait, c'était une métaphore de la vie actuelle de sa sœur cadette : la vie de Julia et son cœur étaient brisés.

Le bruit de pas dans l'escalier en bois, dont les marches grinçaient, informa Alicia que sa sœur n'allait pas tarder à la rejoindre. Elle la vit apparaître sur le seuil de la porte de la cuisine et, comme toujours, elle fut frappée par sa beauté. Alicia était blonde et avait la peau claire, Julia avait le teint mat et une beauté exotique. Son épaisse

crinière de cheveux acajou encadrait son visage aux traits fins, et le poids qu'elle avait perdu récemment soulignait ses yeux ambre en forme d'amande et ses pommettes hautes.

Julia portait des vêtements inappropriés pour le mois de janvier, mais c'était l'une des rares tenues qu'elle possédait : une tunique rouge avec des broderies en soie colorée et un pantalon ample en coton noir qui cachait la maigreur de ses jambes. Alicia vit la chair de poule sur les bras nus de Julia. Elle se leva et attira sa sœur réticente vers elle pour la serrer affectueusement dans ses bras.

— Ma chérie, dit-elle, on dirait que tu es frigorifiée. Tu devrais aller t'acheter des vêtements chauds ou, si tu veux, je peux te prêter quelques pulls ?

— Ne t'en fais pas pour moi, répondit Julia en haussant les épaules. Tu veux un café ?

— Il n'y a plus beaucoup de lait, je viens de regarder dans le frigo.

— Ça ne fait rien, je le boirai noir.

Julia s'approcha de l'évier, remplit la bouilloire et l'aluma.

— Alors, comment vas-tu ? demanda Alicia.

— Bien, répondit Julia en prenant deux grandes tasses à café sur l'étagère.

Alicia fit la grimace. « Bien », c'était la réponse que Julia lui servait toujours. Elle l'utilisait pour éluder les questions trop gênantes.

— Tu as vu quelqu'un cette semaine ?

— Non, pas vraiment, répondit Julia.

— Tu es sûre que tu ne veux pas revenir passer quelque temps chez nous ? Je n'aime pas te savoir seule ici.

— Merci, mais je t'ai déjà dit que j'allais bien, répondit Julia d'un ton distant.

Alicia laissa échapper un soupir de frustration.

— Julia, tu n'as pas du tout l'air d'aller bien. Tu as encore perdu du poids. Est-ce que tu manges au moins ?

— Bien sûr que je mange. Tu veux un café, oui ou non ?

— Non, merci.

— Très bien.

Julia reposa brusquement la bouteille de lait dans le frigo. Lorsqu'elle se retourna, ses yeux lançaient des éclairs.

— Écoute, je sais que tu fais tout ça parce que tu t'inquiètes vraiment pour moi. Mais, Alicia, je ne suis pas un de tes enfants et je n'ai pas besoin d'une baby-sitter. J'aime être seule.

— En tout cas, dit Alicia d'un ton jovial en essayant de contenir sa colère, tu ferais bien d'aller chercher ton manteau. Je t'emmène quelque part.

— En fait, j'ai déjà quelque chose de prévu aujourd'hui.

— Eh bien, tu ferais mieux d'annuler. J'ai besoin de ton aide.

— Pour quoi faire ?

— C'est l'anniversaire de papa la semaine prochaine, au cas où tu aurais oublié, et je veux lui acheter un cadeau.

— Depuis quand as-tu besoin de mon aide pour ça, Alicia ?

— C'est son soixante-cinquième anniversaire ; c'est également le jour de son départ à la retraite.

— Je sais, c'est mon père aussi.

Alicia fit tout son possible pour garder son sang-froid.

— Il y a une vente aux enchères aujourd'hui, à midi, à Wharton Park. Je me suis dit que nous pourrions y aller toutes les deux pour chercher un cadeau à papa.

Elle vit une lueur d'intérêt dans les yeux de Julia.

— Wharton Park est en vente ?

— Oui, tu ne savais pas ?

Les épaules de Julia s'affaissèrent.

— Non, je ne savais pas. Mais pourquoi ?

— Je suppose que c'est l'histoire habituelle : les droits de succession. J'ai entendu que le propriétaire actuel allait le vendre à un type de la ville avec plus d'argent

que de bon sens. Aucune famille aujourd'hui ne peut se permettre d'entretenir un endroit comme celui-ci. Et le défunt lord Wharton a laissé la maison se délabrer. Apparemment, il faudrait une véritable fortune pour la restaurer.

— Comme c'est triste, murmura Julia.

— Je sais, concéda Alicia, ravie de voir que Julia se sentait concernée. Ça représente une grande partie de notre enfance, en particulier la tienne. C'est pourquoi j'ai pensé que nous pourrions aller voir si nous trouvions quelque chose, une sorte de souvenir pour papa. Il ne restera sans doute plus que la camelote ; les objets de valeur seront certainement vendus aux enchères chez Sotheby's, mais on ne sait jamais.

Étonnamment, sans qu'Alicia eût besoin d'insister davantage, Julia hocha la tête.

— D'accord, je vais chercher mon manteau.

Cinq minutes plus tard, Alicia prenait la route étroite qui traversait le joli village côtier de Blakeney. Elle tourna ensuite à gauche, vers l'est, et elles entamèrent le trajet d'un quart d'heure pour gagner Wharton Park.

— Wharton Park..., marmonna Julia entre ses dents.

C'était le souvenir d'enfance le plus vivant dans sa mémoire : ses visites à son grand-père Bill dans sa serre. Elle sentait encore l'odeur enivrante des fleurs exotiques qu'il faisait pousser, elle se rappelait la patience de son grand-père quand il lui parlait des différentes espèces et de l'endroit du monde d'où elles venaient. Son père et le père de son père avant lui avaient tous travaillé comme jardiniers pour la famille Crawford à qui appartenait Wharton Park, un vaste domaine comprenant cinq cents hectares de terre arable. Ses grands-parents vivaient dans un cottage confortable dans un coin agréable et animé de la propriété, entourés des nombreux membres du personnel qui cultivaient la terre, s'occupaient de la maison ou servaient la

famille Crawford. La mère de Julia et Alicia était née et avait grandi dans le cottage. Elsie, sa grand-mère, était une mamie parfaite, même si elle était légèrement excentrique. Elle ouvrait grand les bras pour accueillir et reconforter ses petites-filles, et il y avait toujours un plat délicieux en train de cuire pour le souper.

Quand Julia repensait aux moments qu'elle avait passés à Wharton Park, elle revoyait le ciel bleu et les couleurs riches des fleurs qui s'épanouissaient sous le soleil d'été.

Et Wharton Park était autrefois célèbre pour sa collection d'orchidées. Ces fleurs, petites et fragiles, poussaient à l'origine dans des climats tropicaux, et pourtant, elles étaient bien là, fleurissant dans l'hémisphère Nord aux températures fraîches au milieu des plaines du Norfolk.

Enfant, Julia attendait avec impatience ses visites estivales à Wharton Park. Le calme et la chaleur qui régnaient dans les serres, blotties dans un coin du jardin potager, à l'abri des vents cruels qui soufflaient depuis la mer du Nord en hiver, restaient dans sa mémoire toute l'année. Cette atmosphère particulière, associée au confort domestique du cottage de ses grands-parents, avait fait de cet endroit un véritable havre de paix pour elle. À Wharton Park, rien ne changeait. Ici, on vivait au rythme de la nature.

Elle se souvenait encore du vieux poste de radio en bakélite qui passait de la musique classique, dans un coin de la serre, de l'aube au crépuscule.

— Les fleurs aiment la musique, lui disait son grand-père Bill tout en s'occupant de ses précieuses plantes. Julia s'asseyait sur une chaise dans un coin près de la radio et le regardait en écoutant la musique. Elle apprenait à jouer du piano et s'était découvert un don pour cet instrument. Il y avait un vieux piano droit dans le petit salon du cottage. On lui demandait souvent d'en jouer après le dîner. Ses grands-parents regardaient leur petite-fille

d'un air admiratif tandis que ses doigts délicats effleuraient les touches.

— Tu as un don, Julia, lui avait dit un jour son grand-père Bill, les yeux humides mais un sourire aux lèvres. Ne le gâche pas.

Le jour où elle avait eu onze ans, papy Bill lui avait offert une orchidée rien que pour elle.

— Je l'ai fait pousser spécialement pour toi, Julia. C'est une *Aerides odoratum*, ce qui signifie « enfant de l'air ».

Julia avait examiné les délicats pétales ivoire et roses de la fleur plantée dans un pot. Ses pétales avaient un aspect velouté sous ses doigts.

— D'où vient-elle, papy Bill ? avait-elle demandé.

— D'Orient, des jungles de Chiangmai, dans le nord de la Thaïlande.

— Et quel genre de musique apprécie-t-elle, à ton avis ?

— Elle semble avoir un faible pour Mozart, avait répondu son grand-père en riant. Mais si elle commence à faner, tu pourrais peut-être essayer Chopin !

Julia avait pris soin de son orchidée tout en cultivant son talent pour le piano. Assise dans le salon de sa maison victorienne, à la périphérie de Norwich, elle avait joué pour elle, et la plante avait refleurie plusieurs fois.

Julia rêvait alors de l'endroit d'où venait l'orchidée. Elle n'était plus dans le salon d'une villa de banlieue, mais dans les grandes jungles d'Extrême-Orient... Elle imaginait le son des geckos et le parfum enivrant des orchidées poussant dans le sol et s'accrochant aux arbres.

Elle savait qu'un jour, elle se rendrait là-bas pour les voir de ses propres yeux. Mais, pour l'heure, c'étaient les descriptions pittoresques de son grand-père quand il parlait de l'Extrême-Orient qui influençaient son imagination et sa façon de jouer.

Son grand-père était mort alors qu'elle avait tout juste quatorze ans. Julia se souvenait parfaitement du sentiment de vide qui l'avait envahie. Son grand-père

et ses serres lui avaient procuré un véritable sentiment de sécurité durant son enfance déjà difficile. Papy Bill l'avait toujours écoutée d'une oreille attentive. Sa sagesse, sa gentillesse l'avaient profondément influencée, et il avait sans doute été plus un père pour elle que le sien ne l'avait été.

À l'âge de dix-huit ans, elle avait obtenu une bourse pour aller étudier au Royal College of Music de Londres. Mamie Elsie était partie habiter à Southwold avec sa sœur, et Julia n'avait plus jamais mis les pieds à Wharton Park.

Et voilà qu'elle y retournait aujourd'hui, à l'âge de trente et un ans. Tandis qu'Alicia parlait de ses quatre enfants et de leurs différentes activités, Julia sentit l'impatience qui la gagnait comme chaque fois qu'elle parcourait autrefois cette route dans la voiture de ses parents. Elle regardait par la vitre arrière, guettant la maison de gardien à l'entrée de Wharton Park lorsqu'ils franchissaient le virage familial sur la route.

— C'est là qu'il faut tourner, dit Julia à Alicia qui avait failli continuer tout droit.

— Mon Dieu, oui, tu as raison. Ça fait tellement longtemps que je ne suis pas venue que j'avais oublié.

Lorsqu'elles s'engagèrent dans l'allée, Alicia observa sa sœur à la dérobée. Elle vit comme une lueur d'espoir dans les yeux de Julia.

— Tu as toujours aimé cet endroit, n'est-ce pas ? dit-elle doucement.

— Oui, pas toi ?

— Pour être tout à fait honnête, je m'ennuyais quand nous y passions plusieurs jours. J'étais impatiente de retourner en ville pour voir tous mes amis.

— Tu as toujours été une fille de la ville, dit Julia.

— Oui, et regarde où j'en suis maintenant : j'ai trente-quatre ans, j'habite dans une ferme au milieu de nulle

part, j'ai plein d'enfants, trois chats, deux chiens et un grand fourneau de cuisine en fonte. Que sont devenues les lumières de la grande ville ? répondit Alicia avec un sourire ironique.

— Tu es tombée amoureuse et tu as fondé une famille.

— Oui, et c'est toi qui as connu les lumières de la ville, les projecteurs, ajouta Alicia sans méchanceté.

— Oui, autrefois...

La voix de Julia se perdit dans un murmure.

— Voilà la maison. Elle n'a pas changé.

Alicia regarda le manoir devant elle.

— En fait, elle me paraît beaucoup mieux aujourd'hui. Je devais avoir oublié à quel point elle était belle.

— Je n'ai jamais oublié, murmura Julia.

Toutes deux perdues dans leurs pensées, elles suivirent la file de voitures qui remontaient doucement l'allée. La demeure avait été construite dans un style georgien classique pour le neveu du Premier ministre de Grande-Bretagne, mais il était mort avant qu'elle ne soit terminée. Bâtie presque uniquement avec des pierres d'Aislaby, la maison avait pris une teinte jaune pâle avec le temps... Elle datait de près de trois cents ans.

Ses sept fenêtres en saillie et son escalier à double révolution, permettant de rejoindre l'étage noble, qui formait une terrasse surélevée donnant sur le parc à l'arrière, conféraient à l'ensemble une petite touche française. Avec ses tourelles d'angle surmontées d'un dôme, son vaste portique supporté par quatre immenses colonnes ioniques, et la statue quelque peu en ruine de Britannia perchée hardiment au sommet, elle avait une apparence majestueuse, mais plutôt excentrique.

La demeure n'était pas suffisamment grande, son architecture n'était pas assez parfaite pour être considérée comme un château. Les dernières générations de Crawford avaient procédé à des ajouts quelque peu hasardeux qui avaient compromis sa pureté d'origine. Pour-

tant, c'était précisément pour cette raison qu'elle n'était pas aussi austère, ni aussi intimidante que les autres grandes maisons de cette période.

— C'est là que nous tournions, à gauche, montra Julia en se souvenant du chemin qu'elle prenait en contournant le lac pour rejoindre le cottage de ses grands-parents situé aux limites de la propriété.

— Une fois que la vente sera terminée, tu pourras aller jusqu'au vieux cottage et jeter un coup d'œil, si tu veux, proposa Alicia.

Julia haussa les épaules.

— On verra.

Des hommes en veste jaune guidaient les voitures vers les places libres.

— La vente du domaine a dû s'ébruiter, commenta Alicia tout en garant sa voiture à l'emplacement qui lui avait été indiqué. Elle coupa le moteur, puis se tourna vers sa sœur et posa sa main sur son genou.

— Tu es prête ? demanda-t-elle.

Julia se sentait un peu étourdie par tous les souvenirs qui remontaient à la surface. Lorsqu'elle sortit de la voiture et qu'elle se dirigea vers la maison, même les odeurs lui parurent familières : l'herbe humide, fraîchement coupée, et le parfum subtil du jasmin qu'elle reconnaissait à présent. Les fleurs poussaient dans les bordures qui encadraient la pelouse à l'avant de la maison. Elles suivirent les gens qui montaient l'escalier et franchirent l'entrée principale de la maison.